

Extraits d'Échologie, roman qui fait le portrait d'une société où les mots deviennent payants. Éditions Caminho, 2018, 504 pages.

*Le roman suit de près le parcours de plusieurs personnages, au long des trois moments de privatisation progressive des mots (ce que l'on désigne dans le livre comme le Plan de Revalorisation du Langage). **Carolina**, journaliste, et **Tápío**, photographe de guerre, aux prises avec le manque de communication croissant de leur mariage ; **Lúcia** et **Pablo**, et leur fille **Candela**, enfant au début du livre, vieille dame à la fin ; **Nelson**, emprisonné pour un crime qu'il n'a pas commis ; **Anna**, la Femme-écho, consultante, dont la profession consiste à être l'écho de ce que ses clients disent ; Anna devient la consultante exclusive de **Darla Walsh**, CEO de Gerez, le poulpe multinational qui, en partenariat avec CCM, mène à bien cette privatisation.*

SOMMAIRE DU LIVRE :

page 11_ **Pré-transition** : les temps qui courent

page 53_ **Première Vague** : qu'est-ce que ça te coûte de dire quelque chose ?

page 253_ **Deuxième Vague** : l'ascension des Baratineurs

page 431_ **Troisième Vague** : la chair du langage

page 473_ **Échologie** : de l'étude des échos

(p. 57-59)

Très tôt le matin, Lucía tombe sur le message suivant, repris sur son portable, sur les écrans de la cuisine, sur le miroir de la salle de bain, sur le frigo, sur son e-mail, dans l'ascenseur, dans l'entrée de son immeuble, dans tout l'espace urbain. Impossible de le rater. La communication prend le ton d'une annonce gouvernementale, mais se confond avec la publicité. Elle occupe trois cent soixante degrés de son chemin jusqu'à l'école de Candela, puis jusqu'à son travail. Avec un arrêt aujourd'hui par le bureau de son avocat. Ça fait deux ans qu'elle fait défendre ses intérêts dans un litige familial compliqué au sujet de terrains dans le Nord du pays. Des histoires d'héritage.

Chère Lucía !

Les mots contemplés aujourd'hui par le Plan de Revalorisation du Langage sont :

Arithmétique	59 DCs
Cuisine	38 DCs nom
	61 DCs verbe
Napoléon	12 DCs

Offre	83 DCs nom
	90 DCs verbe
Sot	77 DCs
Sotte	52 DCs

CCM et Gerez vous souhaitent une journée remplie de conversations stimulantes.

N’oubliez pas, le langage est un bien précieux :

faites-en un usage réfléchi.

Dans la voiture, seule désormais, arrêtée à un feu rouge, elle se sent saisie d’une énorme fatigue. Les choses se sont très mal passées chez son avocat. L’argent est source de conflit chez elle avec son mari, et hors de chez elle avec ses frères.

Elle regarde les affichages du Plan et ne peut se retenir :

– La cuisine de Napoléon offre une arithmétique sotte...

Immédiatement, une fenêtre s’ouvre sur l’interface du tableau de bord, une application installée pour aider les utilisateurs à contrôler leurs dépenses. Lucía lit sur l’écran :

501 DCs

... pour cette phrase. C’est beaucoup, ça ? Quelques centimes. Mais quel résultat étrange, 501. Rapidement, elle calcule dans sa tête... 38... 12... 90... est-ce que « offre » compte ? 59... 52... Ça fait moins de 300. Comment est-ce que cette phrase a pu lui coûter 501 DCs ? Elle clique sur « plus » dans le coin inférieur droit de l’écran. Voilà, le détail de chaque mot et une taxe supplémentaire de 250 DCs pour l’emploi d’une « figure de style de l’absurde ».

– D’une figure de style de l’absurde ?! – s’étonne Lucía – Mais comment... ?!

Immédiatement, l’écran affiche « 00 DCs » pour les deux phrases qu’elle vient de prononcer et qui ne contiennent pas encore de mots revalorisés.

Elle jette un regard autour d’elle : plusieurs voitures contenant une seule personne, parfois deux, certaines lisent, d’autres jouent... En l’espace de quelques années, les voitures qui se conduisent toutes seules ont dominé le marché. Dans la voiture derrière elle, un chien tire sur sa laisse ; la portière de celle d’à côté s’ouvre et se ferme ; dans celle de devant, une fille parle fort au téléphone et rit beaucoup – une rue absolument normale, donc. Les gens sont occupés à leur affaires quotidiennes et, pourtant... C’est vert, Lucía démarre, poursuit sa route, se gare, entre dans son bureau, s’assied, allume les interfaces, prend une profonde inspiration, relâche ses épaules tendues, essaie de se concentrer sur son travail, de ne pas penser à quoi que ce soit d’extérieur à sa tâche. Elle passe le reste de la journée inhabituellement silencieuse.

(p. 115)

[...] Les mots en fonctionnement : demander un café et ne pas recevoir une chemise ; demander un baiser sans que cela soit pris pour de l'insolence ; demander pardon sans que l'on nous tourne le dos. Des mots qui déshabillent une femme, qui plantent un éclat de rire sur le visage d'un ami, qui émeuvent quelqu'un. Qui tissent des liens, qui nous relient les uns aux autres.

La Troisième Loi d'Arthur C. Clarke affirme que toute technologie suffisamment avancée se confond avec de la magie. Peut-être ne percevons-nous pas les mots comme technologie ou comme magie, mais les mots en fonctionnement sont l'accomplissement d'une potentialité magique. Ensorcellement, sortilège, enchantement, exorcisme, prière, macumba, tous les types de magie ont leurs paroles magiques : « Abracadabra », « perlimpinpin », « *hocus pocus, tontus talontus, vade celerita jubes* » ! Mots ou magie ? C'est ça, le langage en fonctionnement.

Quand on dit « magique », on pourrait dire « mystique ». Dans de nombreuses formes de spiritualité ou de religiosité, le mot est sacré, et certains mots ne doivent pas être prononcés en vain, voire ne pas être prononcés du tout. Et en effet, si l'on ne croyait pas au potentiel magique des mots, on ne prierait pas.

(p. 117-118)

Revenant d'un voyage professionnel, Carolina est de retour dans la maison où elle vit avec Tápío mais qu'ils n'habitent que rarement désormais. Elle marche pieds nus sur la moquette. Elle cherche quelque chose – ou quelqu'un ? Elle le voit partout, malgré le peu de photos ornant la demeure du Photographe. Il y a beaucoup de livres de photographie, et des monographies, de gros volumes à l'édition luxueuse. L'affiche d'un film français. Un baromètre au mur, très ancien, au mercure. Un carillon à vent d'Amazonie. Et le bureau de Tápío, impeccablement rangé. Son espace de travail à elle, chaotique. Elle parcourt du bout des doigts les documents. Des listes, beaucoup de listes. Des notes de choses à faire et des contacts, des termes à rechercher. Des concepts opaques : « Voir FRONTIÈRE », lit-elle sur un bout de papier, avant de le chiffonner et de le jeter à la poubelle. Toujours tant de projets, tant de chemins possibles, et de moins en moins de centre. Personne au centre.

Elle ferme les yeux et se concentre sur le murmure lointain, la chambre d'échos de la ville. Ici à l'intérieur, d'autres échos. Il y a des objets qui sont comme des indices, qui font référence à une page précise d'une biographie. Des pages où l'on trouve des voyages, des récits, des divergences, des dépits, les différentes phases d'un bon mariage.

Elle se sent choquée par toute cette immatérialité. Les confidences faites au petit matin, les nuits d'insomnie, la parodie autour du montage d'un meuble, l'arôme du recueil de mille expériences

culinaires, l'âpreté des corps, des draps. La teinte nacrée de certaines fins d'après-midi pénétrant par cette fenêtre à présent battue par la pluie, la chaleur de son corps à lui, un tressaillement, un frisson. Des souvenirs bien plus contondants que les rideaux, le tapis, les étagères, une tache de graisse sur le bras du canapé ou la lourde crédence qu'ils ont ramenée du Sri Lanka. La maison est pleine d'eux, de leur histoire, un torrent déréglé de souvenirs qui semblent impuissants face à l'aridité du désert actuel. Il pleut de plus en plus fort.

Elle revient vers son bureau, le voilà, son épais manuscrit. Un texte aujourd'hui volumineux mais qui était autrefois léger comme un stylet, aussi déterminé que la pierre qu'il contenait pour attiser l'émeute, briser la vitrine, provoquer la révolution. Quand elle croyait encore qu'un geste pouvait changer les choses, et que ce geste pouvait être fait de phrases et de mots. Elle prend le manuscrit, s'assied sur le canapé, le pose sur ses genoux. Elle sent qu'elle tient un instrument qui a cessé de servir. Une arme qui ne tire plus. Pire encore, elle sent qu'elle aime en se servant des mêmes outils que ceux qu'elle utilise pour tenter de tirer des significations. Les mots qu'elle utilise pour dénoncer sont les mots qui dénoncent le caractère désormais insupportable de sa relation.

Le plus difficile dans tout ça, conclut-elle, c'est de vouloir adoucir une chute d'amour avec le même instrument dont on se sert pour tenter de soulever le monde.

(p. 141)

– Maman ? – appelle Candela.

– Tu es déjà réveillée ? – répond Lucía.

– Tu crois que, s'il n'y avait pas de « je » et de « tu », on serait plus proches ?

(p. 159) donnez-nous notre logos quotidien

La nouvelle Industrie du Langage crée des milliers de postes de travail, des fonctions jusqu'alors inexistantes ou inconnues, comme Accordeur écholalique, Réparateur d'intonation, Cadre rhétorique, un bataillon de Lexicologues privés, d'Adjoints prosodiques, une infinité de Logovigiles, Contrôleurs de sens, Secrétaires de l'oralité, Gérants d'Enchères sémantiques, Administrateurs de packs *off-idiom*, Lanceurs de modes, Ponctuateurs mirmécologues, Analystes discursifs, Sémiotologues, Guématristes hébraïques ou autres, Ingénieurs métaphoriques, Antiquaires immatériels, Statisticiens, un cabinet sur deux de Grammairiens, Logothécaires, Zélateurs jargonophasiques, Superviseurs grammaticaux et agrammaticaux, Accoupleurs, Intendants de contraction et/ou de préfixation et de suffixation, Voyellistes, Ponctuateurs et, bien sûr, des Comptables. De nouvelles professions qui se mettent à composer la main-d'œuvre de la Bourse des Mots, des Centres paragrammaticaux aux comptoirs d'accueil des différents Logopérateurs.

Toutefois, parmi cette foule salariée, personne ne semble équipé pour discourir de manière fondée sur l'origine du langage ou sur la Théorie de la souffrance vs. la Théorie de la Nature, pour argumenter pour ou contre l'existence d'une grammaire universelle, ou encore réfléchir sur l'influence du polyglottisme sur la construction synaptique du cerveau. Parce que ce n'est pas nécessaire. Qui sait comment marche un mix-soupe ? Aucun besoin de comprendre le moteur d'une voiture pour aller chercher les enfants à l'école, ce qui est extrêmement commode.

(p. 226-227)

Quelques jours plus tard, Pedro essaie d'apprendre à Nelson à bégayer. Ce qui revient à essayer d'apprendre à un athlète olympique à boiter.

– Je me sens riririridicule.

Pedro rit, Nelson est un très mauvais bègue. Voir son ami si habile essayer d'apprendre son inhabileté l'émeut. Il s'imagine que, quand tout le monde s'apercevra que le Système ne reconnaît pas le bégaiement, de nombreuses personnes découvriront qu'elles ne sont pas douées pour bégayer. Pedro sera alors le meilleur de tous les bègues, sans que cela ne lui coûte le moindre effort. Il a eu toute sa vie pour se préparer.

– Au rororoyaume des faux bègues, lesleslesles – long silence – vrais bègues sont rrrr-rrrrois.

Ils rient. Nelson essaie d'autres phrases, il s'applique mais n'y arrive pas. La société dans laquelle il a grandi ne lui a pas donné la possibilité de découvrir s'il était bon bègue ou bon boiteux ou bon loucheur, ce qui représente, en quelque sorte, une limitation.

– Pedro, excuse-moi, mais je crois que je préfère chanter. Si je dois être ridicule, autant que je me fasse comprendre.

Pedro ne comprend pas de quoi il parle.

– Comment ça, chanter ?

– Chanter ! Paaaarler comme si on vivaaaaaaait dans une comédie musicaaaaaaale !

Devant les sourcils froncés de son ami, Nelson comprend qu'il n'a pas saisi.

– Quoi, tu ne sais pas ? Le Système ne reconnaît pas non plus la musique. Si tu chantes, tu ne paies pas !

Ah, voilà ce qui explique les scènes absurdes auxquelles il a assisté...

Il esquisse un sourire.

– Quelle chance incroyable que les deux choses que je fais le plus, bégayer et chanter, soient justement ce que le Système ne reconnaît pas !

Nelson l'écoute, non sans une pointe de jalousie du fait qu'il soit si facile à Pedro de parler

sans payer, alors qu'il doit lui-même passer son temps à calculer.

Ils entrent dans la nuit comme ils ont traversé l'après-midi : en chantant et en riant. Nelson est clairement aussi mauvais chanteur que bègue. Voire pire.

(p. 271-274)

Il y a trois mois, Pablo est allé courir dans le Parc Central de la ville, poumon vert récemment inauguré reliant la Zone Est au centre-ville. Tous les mardis et jeudis, en fin d'après-midi, il fait le même parcours. Cet après-midi-là, alors qu'il marchait déjà à un rythme plus lent vers la grille du parc, il est victime d'un vol à l'arraché. Au vu de la rapidité de l'attaque, cela ne pouvait être qu'un appareil aérien robotisé, un drone délinquant, idiotie très à la mode pour commettre de petits délits. On croirait un pigeon, mais c'est un engin qui a la force de jeter à terre un homme de grande taille. Il a jeté à terre notre homme de grande taille.

Plusieurs personnes se sont précipitées à son secours. Une femme rousse, la quarantaine, à la peau très blanche, s'est penchée sur lui : « J'ai été infirmière, ne vous inquiétez pas. » Prostré à terre, plus mortifié de sa malchance que sous le coup de la douleur physique, Pablo a remarqué son visage familier. « Moi aussi, je cours les mardis et les jeudis », a-t-elle dit, comme lisant dans ses pensées. « Je n'avais jamais vu un truc pareil dans ce parc », a-t-elle ajouté, tout en donnant des indications précises à quelques volontaires sur la façon de le manipuler et de faire un levier humain pour le relever. Elle l'accompagne jusqu'à la sortie du parc, puis à l'intérieur d'une voiture, et elle l'emmène à l'hôpital.

– Vous m'avez dit que vous avez été infirmière. Vous ne l'êtes plus ?

Elle ne répond pas, concentrée sur le trafic.

– Vous êtes acteur, n'est-ce pas ? Je crois vous avoir déjà vu dans un...

Elle ne termine pas sa phrase. La circulation l'absorbe.

Il fait un commentaire sur la blancheur de sa peau, sur le fait que même courir ne la fait pas rougir. Elle sourit et, alors là oui, une très légère roseur lui colore les pommettes. Elle est jolie. Lorsqu'elle passait en courant, elle lui semblait dure, presque en colère. Il voit maintenant qu'il s'est trompé, ou que l'impression pourrait être due à l'effort physique. Elle est aimable et douce. Elle lui plaît.

– Écoutez, déposez-moi à la porte, je me débrouillerai. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Vous devez sûrement rentrer chez vous, auprès de votre famille.

– Je vis seule.

Elle obtient qu'il soit reçu sans rendez-vous, elle attend la fin de la consultation et paie. Il lui demande son numéro sous prétexte de la rembourser, « dès qu'il arrivera chez lui ». Il contourne

l'existence de Candela et Lucía.

Il lui dit que la couleur voyante de sa veste de sport rehausse le bleu de ses yeux. Il lui parle de la délicatesse de ses poignets qui manipulent le volant. Il lui dit que cela faisait très longtemps qu'il ne rencontrait pas quelqu'un avec des taches de rousseur, ou en tout cas quelqu'un à qui les taches de rousseur vont si bien. Elle rougit, ne dit rien. Il lui assure que tous les frais seront remboursés par son assurance. Qu'il a une bonne assurance. Elle lui dit de ne pas s'en faire, qu'il n'y a aucune urgence. Le lendemain, il la contacte, il obtient son numéro de compte en banque et un rendez-vous pour un café. Il lui dit qu'il pense à elle depuis qu'ils se sont quittés et qu'il est nerveux.

Ils prennent un café, puis un verre, et prennent toutes les boissons suivantes dans les bras l'un de l'autre, penchés, à demi-nus ou dévêtus. Ils se retrouvent souvent pour boire. Il lui remplit son portable et sa boîte de réception de phrases recyclées. Il lui réclame une photo afin de pouvoir la regarder quand ils ne sont pas ensemble. Il lui dit qu'il veut passer des heures sans fin à la regarder, « jusqu'à avoir mal aux yeux ». Il lui envoie des musiques et des poèmes et des citations et des images. Et des baisers. Des caresses variées. Il lui envoie des photos en temps réel de lieux par où il passe. Où elle lui manque. Il prend en photo tout ce qu'il mange. Il lui parle d'odeurs, de souvenirs, de sensations, et de la ligne de son cou, de combien la robe qu'elle portait la dernière fois qu'ils se sont vus lui allait bien. Il lui dit que cela faisait longtemps qu'il ne se sentait pas comme ça. « Je me sens à nouveau un jeune homme » et « ça fait très-très longtemps que j'avais renoncé » à chercher quelqu'un comme elle et « aujourd'hui j'ai rêvé de toi » et « de nouveau » et il a peur de ce qu'il est en train de sentir, c'est « grandiose et terrible à la fois » et il se surprend à sourire pour tout et pour rien et il la menace de « la couvrir maintenant toute entière de baisers ! » et lui envoie des métaphores de son corps nu comparé à la nature (vallées, montagnes, ruisseaux, entre autres) et « j'adore ta voix » et il remplace voix par « sourire », « démarche », « regard », « la façon dont tu », « la fois où tu as dit », et il parle d'une immense lumière qui a inondé sa vie, et il parle de toutes les autres femmes comme si elles n'étaient que des ébauches pour arriver à elle et « je n'ai jamais raconté ça à personne » et il lui raconte de petites péripéties qui le mettent presque toutes en valeur, même les autodépréciatives. Et « je pourrais parler avec toi pendant des heures » et « le temps passe trop lentement quand on n'est pas ensemble et trop vite dès que je suis près de toi ». Et il commence de nombreuses phrases par « Il y a si longtemps que je ne » et « Tu es si » et « Je n'avais jamais » et « C'est vraiment si » et « Je croyais que je n'allais plus jamais ». Un vaste répertoire de phrases remaniées, rabâchées. S'épuiseront-elles un jour ?

Non. Elles ne peuvent pas s'épuiser parce qu'elles ont toujours été vides.

(p. 275-276)

Parmi les articles les plus cotés de la Bourse Émotionnelle, il y a le terme Inuit© « *iktsuarpok* », qui fait référence à l'impatience que l'on ressent quand on attend un visiteur et que l'on ne cesse de regarder s'il arrive ; « *basorexia* », un terme Anglais© des années soixante qui signifie l'urgence irréprouvable d'embrasser quelqu'un ; ou encore « *aki ga tatsu* », le terme Japonais© désignant le refroidissement simultané des amants à la fin d'une relation amoureuse. Tels sont les Produits Émotionnels ayant atteint les prix les plus élevés au cours du premier mois du Marché des Termes Émotionnels et Sentimentaux.

[...]

Dans les coulisses, Darla et son équipe s'efforcent d'analyser les résultats : les articles émotionnels les plus populaires et les produits proposés. Une nouvelle génération d'émotion fait son apparition, beaucoup mieux adaptée aux défis posés par l'avenir. Depuis toujours nous avons recours aux mots pour expliquer à autrui la singularité de notre expérience – mais nous utilisons tous les mêmes. Nous disons « je t'aime » mais nous disons aussi « j'aime le fromage ». Nous disons « je ne sais pas ce que je ressens », mais aussi « je ne sais pas quoi mettre au finissage demain ». Nous disons « je n'ai jamais aimé quelqu'un comme ça », puis « je ne me suis jamais sentie aussi mal ». « Je ne suis jamais allée en Patagonie », « je n'ai jamais mangé quelque chose d'aussi piquant », « je suis triste », « mon genou me démange », « je voudrais que cela ne finisse jamais », « j'adore ce livre », « j'adore la gélatine », « je voudrais plus de paix dans le monde », « je voudrais qu'on vienne réparer le capteur de la porte du garage », « tu n'es plus le même », « je ne t'aime plus », « il n'y a plus de lait », « il ne pleut plus », « ça a l'air horrible », « ça a l'air parfait », « ça a l'air d'aller », « il me faudrait un ami qui se soucie de moi », « il me faudrait un trou de plus dans cette ceinture », « j'ai besoin de plus », « j'ai besoin d'un ouvre-bouteille », « pas maintenant », « c'est ta faute », « comment est-ce que je peux savoir si tu me dis la vérité », « ça ne fait aucun sens », « j'ai froid », « je veux avoir plus de temps pour moi et pour faire mes trucs », « j'ai besoin de savoir si tu m'aimes autant que je t'aime », « je crois que les autres ne ressentent pas ces choses-là », « ce n'est pas vraiment de la jalousie, plutôt de l'envie », « ce n'est pas vraiment rose, plutôt fuchsia », « je ne trouve pas le parapluie noir », « je ne trouve pas ma place dans le grand ordre des choses », « j'ai faim mais rien de tout ça me fait envie », « si je t'explique, tu ne comprendras pas », « ça, c'était avant », « comment est-ce que les autres font », « je ne sais plus si j'ai envie de ça », « c'est toujours tout comme tu veux », « les voix dans ma tête ne cessent de me répéter que je ne vauds rien », « je sens que je ne vauds rien », « je ne comprends pas ce que je fais ici », « je ne comprends pas ce que nous faisons ensemble ».

Nous disons « je ne comprends pas le sens de la vie » mais aussi « je ne comprends pas les instructions pour monter le bureau ». Parler ne devrait pas être plus précis ? Ou précieux ?

(p. 327-328)

Les mots les plus chers deviennent des objets de prestige, des figures abondamment employées par une classe moyenne basse ambitieuse. Les riches continuent de parler à leur aise. Là-dessus, les choses n'ont pas beaucoup changé. Les sommes que l'on paie à la fin du mois pour communiquer, même si l'on parle énormément, n'atteignent jamais des valeurs capables d'effrayer ceux qui ont des moyens. Pour cette frange du Marché, on crée des vocables de luxe.

Pour en faire la publicité, les Logopérateurs utilisent des stratégies de marketing typiques de la classe possédante, associées à d'autres articles de luxe. Ils deviennent un symbole de standing, comme conduire telle voiture, arborer telle montre, être vue avec telle sac à main.

L'un des mots qui a gardé sa place au top des mots les plus chers tout au long de la Deuxième Vague est le mot « luxe » lui-même. « Luxe » est le rêve de tous les Baratineurs. C'est la nouvelle maison de campagne, le manteau de vison ou le sac Louis Vuitton, la montre Cartier, la Porsche et le jet privé, tout cela en un seul son. Tout le monde veut le sien.

Bientôt, le mot est remplacé par un geste – une rotation du poignet avec le bout du pouce et de l'auriculaire unis –, mais le geste dénonce quelqu'un qui n'a pas les moyens. On parle de plus en plus pour exprimer son pouvoir économique.

– Je parle parce que je peux.

Diraient certains. Mais c'est un argument que nous qualifierions de gratuit.

(p. 418-419)

Dans la Vallée du Silence vit une Indigène du peuple Okanagan. Elle a traversé l'étendue de la confédération mercantile autrefois connu sous le nom de « Canada » pour venir vivre dans la Vallée du Silence. Elle dit :

– Dans la langue parlée jadis par les Okanagan, l'expression utilisée pour désigner « notre corps » contenait le mot « terre ». *Notre corps* et *terre* : c'était la même idée. Quand je me décris à quelqu'un avec une expression qui ne me distingue pas de ce qui m'entoure, cela change radicalement la nature de notre rencontre. Et la nature de ma rencontre avec le monde.

« Si nous redécouvrons ce qui dans le langage est nature
et dans la nature ce qui est langage
nous serons sur la voie d'enrayer la destruction vorace
de notre planète. »